

Comment la valeur vient à la vie.

Les choses qui s'échangent, s'achètent et se vendent ont pour valeur le prix du marché. Mais il y a des choses qui ont une valeur telle qu'elles ne sont pas considérées comme des marchandises, ou ne doivent à aucun prix le devenir. Il en va ainsi, par exemple, de l'air que nous respirons ou de la paix dans le monde. Ils ont une valeur en soi. Mais d'où leur vient cette valeur ? De nulle part, dit le nihiliste, tout cela est illusoire ou n'est qu'un rapport de force. Pour le théocentrisme, toute valeur vient, en dernière instance, de Dieu. Pour l'humaniste, toute valeur vient de l'être humain et se mesure en référence aux intérêts et aspirations de l'humanité. Pour le biocentrisme, c'est le vivant en général qui est en lui-même porteur de valeur. « Là où il y a de la vie, il y a de la valeur », dit-il. Le vivant en général, et tout vivant en tant que tel, mérite attention, soin, respect. C'est la conviction qui nourrit aujourd'hui la pensée dominante de l'écologie. C'est elle qu'il convient de discuter.

La valeur du monde

Pour de nombreux mythes cosmogoniques traditionnels, la Terre tient sa valeur de son origine : la divinité d'où elle émane ou qu'elle est elle-même. Ainsi en va-t-il, par exemple, de la fameuse Pachamama des civilisations andines. Généralement, ces mythes attribuent du même coup une valeur insigne au peuple gardien du mythe et à lui seul, à son origine, son existence et sa sauvegarde. Ces mythes sont, si l'on peut dire, « démocentrés » (centrés sur le peuple qui y adhère). Les monothéismes issus des mythes bibliques ont pris une autre direction. Le Dieu créateur est la source de toute valeur sur Terre comme au Ciel, mais ici-bas toute valeur vient de l'humanité. La nature (du moins les plantes et les animaux) ne vaut que si elle sert à l'homme parce qu'elle n'a d'autre fin que de servir l'Homme. la Genèse fait de cette lignée la seule espèce créée par Dieu à son image.

« Dieu dit : [26] “Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre.” [27] Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. [28] Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. » »

C'est là l'origine, s'il en est une, de cette absolue opposition de valeur entre l'humain et le reste de la nature. Elle est reprise et théorisée par les grands philosophes des monothéismes, Saint-Thomas d'Aquin ou Maïmonide.

Cependant on affirme non sans raison que la laïcisation de la société a désenchanté le monde. Elle l'a même privé de sens et de valeur propre. Le nihilisme menace. Dépourvu d'origine transcendante, il existe en vain. D'où sens ou valeur pourraient-ils lui venir ? L'univers date, dit-on aujourd'hui, de 13,8 milliards d'années. Cette immensité spatiale ou temporelle est composée de quarks, d'électrons, d'étoiles, de galaxies, d'énergie, et surtout, semble-t-il, de matière noire et d'énergie noire. Elle est en expansion continue. Vers quoi, pourquoi ? L'univers, la terre, la vie, l'humain, tout cela est éphémère, précaire, se fait et se défait accidentellement, automatiquement, aveuglément – comme ces mondes infinis livrés au hasard des rencontres et des enchevêtrements d'atomes dans le vide illimité que décrivait Lucrèce dans son poème *De la nature*. L'univers est laissé à ses propres lois : des galaxies émergent et se dissolvent, les espèces vivantes apparaissent, s'adaptent, se transforment, disparaissent, elles se nourrissent les unes des autres, les êtres vivants meurent, les humains s'aiment ou s'entreteuent, leur intelligence y contribue, la raison n'a rien à en dire car tout cela n'a ni rime ni raison. Les choses sont, tout devient, rien ne vaut. Où voyez-vous là-dedans de la valeur, du Bien et du Mal ?

À la fin du XVIII^e siècle, Kant, conscient qu'un tel nihilisme des valeurs guettait les Lumières modernes si Dieu n'existe pas, s'efforça de sauver le monde de l'absurde et de la faillite morale. Il raisonnait en ces termes (*Critique du jugement*, § 86). Supposons le monde sans humains. Il existerait certes des organismes vivants extraordinairement ordonnancés, des systèmes d'association ou de dépendance entre espèces vivantes (ce que nous appellerions des « écosystèmes ») extrêmement organisés, des parties de la nature parfaitement coordonnées entre elles ; cependant, « sans humains, le monde entier serait un simple

désert inutile et vain ». Autrement dit, pour qu'il y ait de la valeur, et pas seulement de l'être, il faut un être qui, parce qu'il est raisonnable, est apte à formuler des jugements de valeur et à se conduire en conséquence. L'Humanité seule a une valeur dans le monde, non parce qu'elle est supérieure aux autres espèces ou la seule à l'image de Dieu comme dans le texte biblique, mais parce que seuls des êtres humains sont capables d'agir moralement. Ce qui peut donner de la valeur à un monde sans valeur et à une humanité qui n'en a pas en elle-même, c'est un acte moral, accompli sans autre motif qu'agir bien.

Cet argument emporte-t-il la conviction ? Pas sûr. En tout cas, il met le doigt sur le problème de notre modernité : dans un monde sans Dieu, comment la valeur peut-elle venir à être ? Vient-elle nécessairement de l'homme – seul être capable de concevoir l'opposition du bien et du mal et de se conduire en conséquence ? Mais n'y a-t-il pas des moyens non conceptuels de distinguer Bien et Mal ? *La vie* n'est-elle pas en elle-même porteuse d'une puissance d'évaluation – et par suite n'a-t-elle pas elle-même une valeur ?

Il y a à cette question trois réponses distinctes selon la manière dont on définit la vie : comme un simple processus dynamique ; comme la propriété des vivants ; ou comme la finalité interne des vivants.

La dynamique de la vie

Il y a a priori deux méthodes pour définir la vie, selon qu'on la considère comme la caractéristique des êtres vivants, ou selon, à l'inverse, que l'on considère ceci comme des rejets de la vie. Y a-t-il une entité, la vie, qui produit ces êtres singuliers qu'on appelle les « vivants » ? Ou, inversement, y a-t-il des êtres qui ont en commun cette propriété qu'on appelle la « vie » ? Dans l'opération de définition, d'où doit-on partir ? De la vie ou des vivants ? Il n'y a pas à choisir, il faut faire les deux.

Et commencer par la vie, la vie elle-même, la vie tout court : non pas le vécu phénoménal et l'existence concrète de tel ou tel individu, bactérie, champignon ou poisson, mais la vie comme un processus naturel *global* transcendant les vivants. C'est une dynamique autonome, indépendante des organismes ou des espèces qu'elle produit, qu'elle anime ou quelle abolit.

Son odyssée est tardive et extrêmement locale. Jusqu'à plus ample informé, la terre où s'est manifesté les rares phénomènes de la vie n'occupe qu'une infime partie de l'univers. En outre, l'immense majorité des êtres vivants en a pratiquement disparu accidentellement à cinq reprises. La vie a étonnamment résisté à ses éclipses successives et a abouti à chaque fois à des formes inédites. C'est sans doute la rencontre fortuite d'une éruption volcanique majeure au Dekkan (Inde) et de la chute d'un astéroïde dans la péninsule du Yucatan (Mexique) qui a provoqué, il y a 65 millions d'années, l'extinction de près de 80 % des espèces, dont les grands sauriens (les fameux dinosaures), et la quasi-totalité du plancton marin, maillon clé de la chaîne animale et alimentaire. Après cette cinquième extinction, l'improbable survie de quelques espèces d'insectes et de plantes à fleurs permet l'évolution des rares petits mammifères subsistants et donc, quelques millions d'années plus tard, l'apparition des australopithèques, puis d'*Homo erectus* il y a un petit million d'années, et enfin il y a quelques trois cents mille ans, d'*Homo sapiens*, lequel cohabita longtemps avec d'autres espèces d'humains aujourd'hui disparues. Et donc nous-mêmes, vous et moi, il y a quelques dizaines d'années.

C'est ainsi que la vie s'est elle-même progressivement diversifiée et complexifiée, depuis l'immense domaine des bactéries, le domaine aussi foisonnant mais moins riche des archées jusqu'à celui plus visible des eucaryotes, comprenant protistes, champignons, plantes et animaux, dont les millions d'espèces d'insectes (80 % des espèces animales), dans une ahurissante et vaine richesse productive, une immense profusion et diversité aussi étonnante qu'absurde.

Car la vie semble inarrêtable. On a pu dire que c'est une dynamique néguentropique – c'est-à-dire qui contrarie la tendance générale des éléments physiques au désordre. À l'échelle individuelle, la vie maintient pendant un temps très court, par une force endogène, l'unité des organismes contre la tendance de toute chose à la dispersion ; et, à l'échelle des espèces, par une force exogène, elle évolue vers des états croissants d'organisation et de complexité contre la tendance globale de l'univers à l'expansion et à la décadence. En un sens, elle semble bien une puissance de résistance au désordre universel ; mais c'est une puissance elle-même vaine et sans but, un processus local sans rime ni raison, aussi dépourvu de sens que la propension globale de l'univers à l'expansion et au désordre. Force paradoxale, elle fait à la fois être et ne plus être les êtres vivants. Vitale et létale. Létale parce que vitale. Mais en faisant et défaisant les vivants,

individus ou espèces, la vie ne vise qu'à être. Toujours plus ! Plus d'elle-même, sans fin. Pourquoi ? Parce que. Pourquoi ? Pour rien. Reproduction, profusion, adaptation au milieu, sélection, évolution, complexification, et ainsi de suite. Telle est la vie réduite à son mécanisme imparable et implacable. Quoi de plus insensé que cette force aveugle ? La vie est ce processus indéfini qui transcende les organismes et les espèces ; elle se moque bien des vivants dont elle se sert pour se maintenir elle-même. Elle est sans valeur.

Pourtant, on peut voir les choses sous un autre angle. Non plus sous celui de la vie, mais sous celui des êtres vivants. Et il y a deux façons de définir un être vivant : dans son rapport à l'être (quel type d'être est-il ?) ou dans son rapport à la vie (qu'est-ce que la vie pour lui ?). Voyons successivement ces deux approches.

L'être vivant

Une question classique, dans l'histoire de la philosophie et de la biologie, est de définir le vivant, autrement dit d'énoncer les critères permettant de distinguer un être vivant d'un non-vivant. De nombreux critères ont été énoncés, et avant tout celui-ci : un être vivant est un être capable d'assimiler des matériaux extérieurs pour les transformer en ses propres constituants. C'est pour Aristote la fonction nutritive de l'âme dite « végétative » commune à tous les vivants (pour lui : plantes, animaux et humains), c'est-à-dire plus ou moins ce qu'on nomme aujourd'hui le « métabolisme ». Par exemple : une plante transforme par photosynthèse l'énergie lumineuse, l'eau et le dioxyde de carbone en sa propre substance organique. Avec du lait, le chat fait du chat. Autrement dit, un être vivant transforme du non-soi en soi. Le métabolisme permet à l'organisme vivant de demeurer soi. Le maintien dans son être semble bien la finalité de l'être vivant. C'est ainsi qu'apparaît une *valeur* interne au sein même de la vie. Ce qui vaut, pour tout vivant, c'est *soi* ; le bien, c'est le *soi*, c'est d'être soi, encore et toujours ; le non-soi (l'étranger à soi) est mauvais ou neutre. Et s'il est bon (l'eau pour la salade, la salade pour le lapin, le lapin pour le renard, etc.), c'est à condition d'être assimilable, de pouvoir devenir un constituant de soi.

Le partisan du vivant, qui cherche dans le vivant une valeur en soi susceptible de nous faire oublier notre prétendu égoïsme anthropocentré, risque ainsi d'être déçu, si la seule valeur de l'être vivant, de tout être vivant *en tant que vivant*, c'est le *soi*, le soi avant tout, rien que soi ! Après tout, pourrait-il se dire, l'anthropocentrisme de Kant –qui assurait (voir ci-dessus) n'apercevoir aucune valeur dans un monde sans humain –avait au moins le mérite de refuser de faire du *soi* de chaque être humain (le « cher moi » comme il disait ironiquement) une valeur morale et de considérer l'Homme, sa survie, son bien-être comme des fins en soi. En effet, pour lui, la seule valeur absolue dans le monde consistait dans le bien moral, c'est-à-dire dans un acte moral accompli de façon désintéressée donc sans considération de soi. Le partisan du vivant en viendrait peut-être à se demander si finalement cette morale humaniste ne vaudrait pas mieux que la morale « égoïste » du vivant.

Il pourrait cependant ne pas s'y résoudre. Il rectifiera donc l'analyse précédente. Car cette idée est que le maintien de soi est la seule valeur pour le vivant peut être immédiatement nuancée lorsqu'on passe au second critère classique de l'être vivant : il est capable de se reproduire en un autre être vivant. C'était pour Aristote l'autre fonction de « l'âme végétative ». On sait aujourd'hui qu'il existe divers modes de reproduction. Ainsi, la paramécie se reproduit par scissiparité, en se divisant en deux paramécies ayant le même patrimoine génétique qu'elle. Les plantes, les champignons, les animaux produisent par génération sexuée d'autres plantes, d'autres champignons ou d'autres animaux, qui héritent d'une partie du patrimoine génétique de leurs deux ascendants. Un être vivant s'efforce ainsi de produire, *hors de soi*, non pas un être *identique*, mais un (ou plusieurs) autre(s) être(s) *semblable(s)* à soi. Le processus par lequel un individu reproduit ce qu'il est en d'autres individus apparaît comme le moyen de maintenir dans l'être non l'individu lui-même dans sa singularité et avec ses différences, mais l'espèce à laquelle il appartient, lui et ses semblables. Ce second critère laisse ainsi apparaître une valeur pour les êtres vivants différente de la précédente. Le bien n'est plus exactement le *soi* par différence avec l'étranger à soi, mais un « *autre* semblable à soi » par différence avec les êtres hétérogènes. On sait d'ailleurs que, dans de nombreuses espèces, la contrainte pulsionnelle à la reproduction l'emporte sur celle de la survie de l'individu.

Pourtant, il se pourrait que cette analyse doivent encore être corrigée. Car l'individu vivant n'est pas une fin en soi. La majorité des biologistes rejette aujourd'hui l'idée que les individus se produisent eux-

mêmes sans cesse par métabolisme ou se reproduisent en d'autres êtres afin d'assurer la continuité et la pérennité d'eux-mêmes dans l'espèce ; ils considèrent que les individus ne sont que les moyens par lesquels les jeunes se reproduisent. La vie de l'être vivant, ce n'est que la puissance dynamique présente en chaque organisme lui permettant de maximiser son aptitude à transmettre le plus grand nombre de copies de ses gènes à d'autres organismes qui n'auront d'autre raison d'être ni d'autre finalité que de pouvoir ainsi transmettre leurs gènes et ainsi de suite. Autrement dit, ce qui persiste au cours du temps, ce qui demeure *soi* au fil des générations et de l'évolution, ce n'est pas l'individu, ce n'est même pas l'espèce, c'est l'information génétique dont l'individu est porteur, la possibilité même de la transmission de la vie : c'est elle la finalité du vivant. Finalement, la leçon en serait encore la même que précédemment. À travers les individus et les espèces, la vie ne cherche rien d'autre qu'elle-même.

L'individu n'est donc pas une *valeur* pour la vie. Cette conclusion s'accorde mal avec une de nos intuitions les mieux ancrées : le fait d'être un individu n'est-il pas justement un des critères traditionnels les plus solides pour distinguer les êtres vivants des non-vivants ?

On admet en effet généralement qu'un être vivant est un être capable de maintenir sa stabilité interne (ce qu'on nomme parfois l'«homéostasie») à travers et en dépit de ses éventuelles modifications internes. C'est ainsi qu'on fait de l'être vivant *l'individu* par excellence. Depuis les philosophes anciens jusqu'aux analyses les plus contemporaines, on distingue les vivants des autres entités particulières naturelles (non fabriquées par les humains) par ce critère : l'individuation. Ainsi, un cours d'eau, une montagne, un nuage, un rocher, une plaine, un océan n'ont que des limites vagues, des frontières changeantes, alors que les organismes vivants sont des individus clairement délimités : une algue, une bactérie, une mouche sont distinctement séparées des autres êtres et de leur environnement – généralement par une membrane qui maintient leur unité et permet la conservation de leur identité à travers le temps en dépit de leurs modifications internes. Être vivant, ce serait donc bien, pour l'organisme, être *soi*, mais cette fois dans un nouveau sens. Non pas, comme précédemment, demeurer soi-même par *différence* avec le non-soi, l'étranger, ce non-soi qu'on peut assimiler à soi par métabolisme ; ni maintenir par reproduction sa propre espèce *différente* de toutes les autres ; mais ce serait rester soi-même *à travers le temps*, c'est-à-dire demeurer par homéostasie le même qu'on était, dans son identité. Être vivant, ce serait, cette fois encore besoin d'un autre sens, avoir soi-même pour fin, n'avoir que *soi* pour valeur.

Pourtant cette définition de l'être vivant par son individuation est aujourd'hui remise en question, ne serait-ce que parce que tout être vivant n'est pas un organisme. Certains ne sont ni « un » ni « organisme ». Par exemple, une « colonie » est un groupe d'organismes individuels appartenant à la même espèce, mais réunis en un seul ensemble parce que ce mode de vie leur apporte des avantages (de plus fortes défenses, la possibilité de s'attaquer à des proies plus importantes). Ainsi certains insectes, qu'on disait naguère « sociaux » (fourmis et abeilles, par exemple), ne vivent qu'en colonies, qualifiées parfois de « superorganismes ». Où est l'être vivant ? Dans la fourmi ou la fourmilière ? Il en va de même de ces forêts constituées d'arbres génétiquement identiques mais reliés entre eux par un unique réseaux de racines : combien y a-t-il là d'êtres vivants ? Autant que d'arbres (apparents) ou une seule forêt ? Il y a aussi tous les cas de symbiose, qui sont plus la règle que l'exception dans le monde de la vie : symbiose externe comme ces arbres qui ne peuvent survivre qu'en abritant des fourmis, ou symbiose internes (des vivants préservant la vie des vivants qu'ils occupent) comme dans le cas des humains, lesquels, comme d'autres mammifères, ne peuvent survivre qu'en hébergeant 10 000 milliards de bactéries dans leur intestin. Sont-elles *en* lui, l'individu ? Ou sont-elles *une partie de lui* ? Ou, puisqu'elles sont comme un organe vital, sont-elles *lui* ?

Les biologistes décrivent aussi des organismes coloniaux : par exemple l'urochordé habitant les fonds marins et constitué de petits « sacs » ayant chacun une fonction (respiration, etc.) mais appartenant à une structure commune attestée par un unique système de vascularisation. Ou encore : la galère portugaise » (une espèce cnidaire) qui ressemble à *une* méduse, mais qui est en réalité une colonie formé de différents types de polypes temporairement unis. Où est individu ? Où est l'être vivant ? Sont-ils un, ou est-il plusieurs ?

On comprend que celles et ceux qui voient dans le vivant la possibilité d'autres modes d'existence et nous invitent à imaginer *être* d'autres vivants préfèrent nous enjoindre d'adopter le point de vue du lapin ou de l'oiseau plutôt que celui de la galère portugaise. On peut s'imaginer être un lapin, plus difficilement être une chauve-souris (qui s'oriente dans l'espace par un système de sonar), mais plus difficilement encore être

vivant d'un autre type, comme une cellule, un virus, une bactérie, un organisme colonial, une population, une espèce, un écosystème, etc. En-deçà et au-delà de quelle limite l'identification devient-elle problématique ? Car être un lapin (ou un chêne) a un sens, être une galère portugaise n'en a guère. Tout vivant n'est pas un être. Nous sommes des individus, sans doute, de même que le chien, le chat, et la plupart des mammifères... Mais en deçà ? Et au-delà ? En deçà et au-delà de quelle limite l'individuation devient-elle problématique ? La croyance que les êtres vivants sont d'abord *des* êtres est sans doute une illusion anthropomorphique. On ne serait trop reprocher cette illusion aux penseurs du vivant, puisqu'elle est presque inévitable. Le problème, c'est que, en prônant le biocentrisme, ils prétendent justement dénoncer cette illusion !

Quoi qu'il en soit, la leçon morale est claire, et on peut la présenter généralement sous la forme d'une alternative. Si l'on s'appuie sur les propriétés traditionnellement attribuées à l'être vivant, le métabolisme, la reproduction, l'homéostasie, l'individuation, on peut en déduire, au choix l'une des deux morales suivantes. Soit : il est *bien* d'être soi, de se régénérer ou de se reproduire, il est bon de se maintenir dans sa différence et son identité, il est mauvais de ne pas être soi ou de ne plus l'être – mais on devra concéder que cette égocentrisme ne fait guère une morale exportable. Soit : tout cela n'est que l'écume du vivant, et il n'y a pas plus de valeur qui émane des êtres vivants qu'il n'y a de bien et de mal dans la vie elle-même, laquelle n'est décidément qu'un processus aveugle qui n'a d'autre fin qu'elle-même. Hors des mythes anthropocentriques, la vie, le vivant, le monde n'ont donc ni fin, ni sens, ni valeur. Et cela ne fait guère une morale du tout.

À moins qu'on se tourne vers une troisième façon d'envisager le vivant : non plus la vie elle-même, non plus l'être vivant, mais la vie *pour* l'être vivant.

C'est l'étroite brèche dans laquelle peut se faufiler le défenseur du vivant. Pour un temps du moins.

La vie comme finalité du vivant : vers une défense du biocentrisme ?

L'être vivant n'est rien pour la vie. Elle s'en moque et ne vise qu'elle-même. Mais il n'en va pas de même de la relation inverse. Un vivant, qu'il soit ou non *un* être, n'aspire à tout moment qu'à une chose : vivre. De ce point de vue, la vie n'est pas une force aveugle et brute ; elle n'est pas non plus un attribut du vivant. C'est un acte, exprimer par un verbe, « vivre », qui est un verbe à la fois d'action et d'état, et qui suffit à définir un vivant quel qu'il soit. Un vivant n'est pas quelqu'un qui *est* vivant – comme si c'était une de ses propriétés qui le distingue des non-vivants –, c'est quelqu'un qui *vit*. Et cela est vrai de tout vivant, qu'il soit un organisme, et donc un protiste, une plante, un champignon, un animal, un être humain, mais aussi, pourquoi pas, une bactérie, une population, une colonie, un superorganisme, une espèce, un écosystème, etc.

Qu'est-ce qu'un vivant ? C'est quelque chose qui vit. Ce n'est pas une lapalissade, car avec le verbe tout change. Il permet de passer immédiatement de la réponse à la question « qu'est-ce qu'un vivant ? » (c'est quelque chose qui vit) à la réponse à la question « qu'est-ce qui vaut *pour* un vivant, quel qu'il soit ? ». Réponse : *vivre*. Qu'est-ce que le bien ? (Réponse : *vivre*.) Qu'est-ce que le mal ? (Réponse : ne plus vivre.) À quoi tendent tous les mouvements d'un organisme, tous ses actes, toutes ses actions, tous ses comportements, tous ses ajustements ? À s'adapter en permanence aux modifications du milieu. Certes, mais en vue de quoi ? Vivre. À se procurer de l'eau, de la lumière, de l'oxygène. En vue de quoi ? Vivre. Pourquoi chercher ses proies ? Pourquoi se régénérer en assimilant des substances extérieures ? Afin de vivre. Pourquoi éloigner, repousser, effrayer, fuir le prédateur ? Pour continuer à vivre. Pourquoi éliminer des rejetons, des rivaux, des ascendants ? Pour vivre. Pourquoi chercher la protection d'un congénère ou le tuer, partager la nourriture d'un commensal ou la lui voler, écornifler un autre organisme, parasiter, butiner ? Tout cela pour vivre.

Et ce qui est vrai des organismes individuels est aussi vrai des unités biologiques supérieures, les colonies, les superorganismes, les espèces, les écosystèmes. Toutes ces individualités biologiques tendent elles aussi à se maintenir en vie au moyen, et souvent au détriment, des unités inférieures : la survie de la ruche passe avant celle des abeilles, celle de l'espèce passe parfois par la mort d'un des partenaires dès l'accouplement consommé, et la survie des écosystèmes passe par la disparition de certaines espèces. Il en va

des unités inférieures à l'organisme : la cellule programme parfois sa mort pour sauver le tissu (c'est ce qu'on nomme l'« apoptose »), lequel peut se nécroser pour sauver l'organisme. Car c'est lui qui doit continuer de vivre, non la cellule. De même, c'est la colonie ou l'espèce qui doit survivre, non l'organisme.

La vie est une valeur pour le vivant parce que tout vivant s'efforce de vivre. Ce n'est une définition ni de la vie ni du vivant, c'est la définition de la vie *pour* le vivant.

En sorte que le même processus, « vivre », qui paraissait, en première analyse, absurde, sans fin ni but, *du point de vue de la vie en général* (ci-dessus : « La dynamique de la vie ») apparaît désormais comme une fin en soi et un bien absolu *du point de vue des êtres vivants en particuliers*.

Voilà qui semble bien donner raison au penseur du vivant. Vivre, dira-t-il, est une valeur et la condition de toutes les autres. C'est ce vers quoi tendent tous les actes d'un être vivant. C'est ce qui leur donne un sens – même si la plupart des vivants, plantes, bactéries, insectes, n'en ont pas conscience : se maintenir en vie, coûte que coûte, résister à la mort, reproduisant sa propre substance, par métabolisme, ou en se reproduisant en un autre être vivant semblable, par génération. Chaque organisme cherche par tous les moyens à se perpétuer dans l'être, valorise en bien ce qui favorise sa vie ou celle de ses semblables, et en mal ce qui leur nuit. Il n'y a donc pas seulement de la valeur là où il y a de l'humanité, conclura légitimement le défenseur du vivant avec raison : il y a de la valeur là où il y a du vivant. Vivre est donc une valeur intrinsèque pour le vivant.

C'est ce moment – et ce concept – qu'attendait le penseur du vivant. Son grand moment, son grand concept...

Le concept de valeur intrinsèque

Le concept de « valeur intrinsèque » est un concept central de la pensée écologique. Jadis il était appliqué à la « nature », aujourd'hui plus volontiers au « vivant », « valeur intrinsèque » s'oppose à « valeur instrumentale ». Ce couple de concepts reprend en d'autres termes la distinction classique entre « bon en soi » et « utile ». Il y a des choses ou des états qui sont poursuivis pour la valeur qu'ils ont en eux-mêmes et dont la possession, s'il s'agit de choses, ou dont l'atteinte, s'il s'agit d'état, se suffit à elle-même. Ce sont des « bien en soi », et non pas seulement « utile à » autre chose. Par exemple la monnaie est une valeur dans toute société, mais cette valeur est « instrumentale », et elle est proportionnelle aux biens qu'elle permet d'acquérir ; car, hormis quelques cas pathologique d'avarice (Oncle Picsou ou Harpagon), on ne dort pas sur son tas d'or, ni en câlinant sa cassette. En revanche, la santé est tenue pour être une valeur intrinsèque. Certes, si l'on est en bonne santé, on peut agir plus et mieux : la santé a donc aussi une valeur instrumentale. Mais, même en dehors de ses avantages, elle est en général considérée comme un bien en elle-même.

On remarquera cependant que « vivre » est très loin d'être la seule valeur intrinsèque pour les vivants. Ainsi, certains invertébrés et tous les vertébrés sont dotés de nociception, c'est-à-dire d'une fonction défensive permettant de repérer dans leur environnement immédiat, via des récepteurs adaptés, des stimulus potentiellement nocifs et de s'en préserver : il y a pour ces organismes des états mauvais en soi (qu'il faut fuir ou éviter) et des états non mauvais (des états d'équilibre avec le milieu) dans lequel ces organismes s'efforcent de se maintenir. La nociception est un stade inférieur à la douleur, laquelle implique ce que l'on nomme aujourd'hui la « sentience », la capacité à *éprouver* une forme de plaisir ou de douleur : considérée comme le degré le plus simple, le plus primitif, de la conscience, elle est sans doute présente chez tous les mammifères. Pour tous ces animaux, dont les humains, le plaisir est bon en soi, la douleur est un mal en soi. Ainsi, si un être humain affirme : « écouter de la musique de Bach me *plaît* », c'est pour lui une raison suffisante de se livrer à cette activité ; elle est une fin en soi. S'il dit : « entendre hurler la radio de mes voisins me casse les oreilles », il énonce une raison suffisante (la douleur) de vouloir que ça cesse ; c'est une fin en soi. Plaisir et douleur sont donc des valeurs (respectivement positive et négative) pour tous les vivants susceptibles de les éprouver.

On pourrait continuer cette liste et répertorier toutes ces choses ou ces états qui, outre la vie ou le plaisir, ont, pour les êtres humains, tous ou partie d'entre eux, une « valeur intrinsèque » : la santé, la conscience (plutôt que le coma), la sécurité, l'aisance matérielle, la gloire, le pouvoir, la force (plutôt que la faiblesse), la bonne réputation, l'honneur, l'amour, l'amitié, la paix, la justice, la liberté, la vérité, la connaissance, la sagesse, la beauté, le bien-être de ses proches ou de ses semblables, etc. Une des questions

morales les plus discutées, dès l'Antiquité, était de savoir si toutes les valeurs intrinsèques sont en réalité subordonnées à une seule, qui serait la seule fin en soi, le « bien souverain » de toute vie humaine, ce qu'on appelle le « bonheur » ; ou si celui-ci n'est au fond que la somme de tous ces biens ou des plus indiscutables d'entre eux.

On peut se demander enfin si, pour l'être humain, vivre, être simplement vivant, est une valeur intrinsèque ou une simple valeur instrumentale. On peut soutenir et être vivant sans vivre quoi que ce soit n'a aucune valeur intrinsèque. Vivre ne serait que le moyen de vivre quelque chose. Voire de vivre bien. Être vivant serait la simple condition de toute existence vécue et c'est elle qui serait bonne ou mauvaise. Tous les philosophes se sont demandés : qu'est-ce qui est bien en soi, absolument et sans restriction ? Être heureux ? Accomplir inconditionnellement son devoir ? Agir vertueusement (être courageux, prudent, fort, tempérant) ? Bonheur, vertu, ou devoir sont les trois finalités possibles d'une vie humaine accomplie selon les trois grands embranchements de la philosophie morale. On peut certes être infiniment moins exigeant et, sans viser la vie bonne des philosophes, soutenir que vivre quoi que ce soit, avoir simplement conscience qu'on vit ou se savoir vivant, peut être bon. Absolument bon. Oui, mais seulement si l'on se sent vivre et parce qu'on se sent vivre. C'est ce qu'on éprouve en se relevant d'une longue maladie ou après avoir échappé à un grave accident ; on se sent revivre, on sait alors qu'il est bon de vivre, au sens de voir, entendre, percevoir, sentir, bénéficier de toutes ces expériences. On éprouve alors que vivre, simplement, à une valeur intrinsèque. Mais cela, cette conscience, cette expérience, c'est déjà un contenu vécu, c'est peut-être infiniment moins que la vie bonne des philosophes, mais c'est infiniment plus que la vie végétative du vivant. Sans la moindre expérience de soi ou du monde, la vie *humaine* a bien une valeur. Mais est-elle intrinsèque ? Elle semble plutôt seulement instrumentale.

Il n'en demeure pas moins que, avec son concept de valeur intrinsèque appliqué aux vivants, le « défenseur du vivant » a incontestablement marqué un point. Car, comme on l'a montré, il est possible de soutenir que *vivre* est la valeur intrinsèque partagée par *tous* les êtres vivants, *en tant que tels*, quel que soit leur degré d'individuation (organismes ou autres), quel que soit leur complexité (bactéries, champignons, plantes, animaux, etc.), qu'ils soient ou non conscients, et quelles que soient les autres valeurs intrinsèques (bien-être, plaisir, etc.) dont ils peuvent être porteurs en tant qu'animaux ou en tant qu'humains.

C'est donc le moment qu'attendait le biocentriste. Il jubile : « Tout être vivant est un centre téléologique de vie », affirme-t-il – reprenant ainsi une expression du philosophe de l'environnement Paul W. Taylor. « La vie a une valeur et cette valeur est la même pour tous les vivants. Les humains font ainsi partie d'une même communauté de vie que les espèces animales et végétales. Au sein de cette communauté, tous les êtres sont interdépendants et disposent de la même liberté de vivre. Le vouloir d'un individu ne doit donc pas interférer avec la survie ou l'épanouissement d'un autre. La supériorité morale accordée traditionnellement aux êtres humains est absurde, continue-t-il. Il n'y a aucune raison objective de les privilégier. Cet anthropocentrisme est profondément immoral. Nous devons nous extraire de notre étroite perspective humaine et embrasser une vision globale du vivant, afin de nous mettre à la place des autres membres de cette communauté morale. De ce nouveau point de vue, il est possible de déduire un ensemble de devoirs et une liste de vertus dont la principale est le respect égal dû à tout vivant car tous les vivants (jusqu'au micro-organismes) sont liés par un destin commun et par cette valeur égale qu'ils partagent : la vie. Tous les vivants se valent moralement et méritent le même respect, puisque la nature les a faits égaux devant la vie. Le vivant est donc bien une communauté morale puisque tous les vivants aspirent au même bien. Voilà donc, triomphe-t-il, Kant réfuté, lui qui affirmait que la seule chose qui valait était la conduite morale des hommes, et, avant lui, Descartes, qui voulait des connaissances qui soient fort utiles à la vie humaine, et encore avant, Platon et Aristote, fondateur de la tradition philosophique anthropocentriste, ainsi que les religions bibliques judéo-christiano-islamique qui réduisent les êtres naturels à n'être que des serviteurs de l'Homme, et même toute la pensée occidentale ».

Mais le triomphe du biocentriste devrait être de courte durée.

L'idée de valeur de la vie est contradictoire

La vie serait donc une valeur et même une valeur absolue, parce qu'elle serait partagée par tous les vivants. Est-ce conforme aux données biologiques comme le biocentriste le prétend ? On peut en douter : en mettant l'individu (ou l'organisme) au centre de sa vision du vivant, il contrevient aux fondements de la

biologie contemporaine, on l'a vu. Et il oublie, comme on l'a aussi montré, cette tendance du vivant à vivre n'est pas une tendance très « morale », puisqu'elle peut se ramener à une tendance à être soi et à rejeter le non-soi.

Malgré tout, il est possible que le raisonnement du biocentriste ait convaincu plus d'un bon esprit puisque, au contraire de certaines religions orientales comme le jainisme, c'est par un appel à des données biologiques (certes simplifiées) qu'il prétend défendre le respect absolu et égal dû à tout vivant.

Il serait toutefois regrettable que ce raisonnement ait convaincu qui que ce soit car il repose sur un sophisme. C'est un sophisme rendu célèbre par un bon mot prêté à François Ier. Alors qu'il faisait la guerre à Charles Quint pour la Conquête du royaume de Naples, il déclara à peu près ceci : « Quelle harmonie entre mon frère Charles et moi, nous partageons les mêmes valeurs (Naples) ; ce qu'il veut, je le veux aussi ». Sauf que, évidemment, si l'un l'obtient, il en prive l'autre ! Il en va de même de la valeur de la vie. De la proposition « vivre est la valeur commune à tous les vivants », il est impossible d'inférer « quelle harmonie entre les vivants, ils partagent tous la même valeur : vivre ! »— puisque justement, ils ne peuvent pas la partager. Les uns ne peuvent posséder ce bien qu'à condition d'en priver d'autres. C'est parce qu'elle est également visée par tous *distributivement* qu'elle ne peut pas être atteinte par tous *collectivement*. La laitue, le lapin et le renard partagent la même valeur : vivre. Mais le renard ne peut vivre qu'en empêchant le lapin de vivre, qui lui-même ne peut vivre sans avaler la laitue. La vie n'est donc pas une communauté morale parce que la communauté biotique ne peut exister qu'à condition de ne pas être morale. Si les vivants forment une communauté de respect mutuel, ils cesseraient de vivre, et il n'y aurait plus de communauté biotique ! La vie de certains doit empêcher celle des autres sous peine de mort. Le « respect de la vie » est donc une expression contradictoire. Si l'on respecte la vie, elle cesse. Si tout vivant respectait tout autre vivant, il n'y aurait plus de vivant – si ce n'est des « producteurs primaires », les vivants autotrophes que sont les plantes ou le phytoplancton. Tous les autres vivants se nourrissent d'autres êtres vivants. En un sens, la vie des vivants est la condition de la vie d'autres vivants, mais en un autre sens, elle est son principal obstacle. Nous aurions beau nous faire tous jains et, comme les sectateurs de cette religion, demeurer scrupuleusement respectueux de tous les vivants, et de tous les vivants également, nous aurions beau porter un tissu devant notre bouche pour éviter de tuer de petits insectes en respirant, nous ne pourrions pas empêcher d'autres vivants de tuer d'autres vivants simplement pour vivre. Et heureusement ! Le maintien de la vie est à ce prix.

La vie, non pas l'expérience vécue de certains, ni évidemment l'existence humaine, mais la vie nue des vivants, est donc sans valeur. Si elle avait une valeur, ce serait la pire, du moins selon nos critères moraux : ceux de la vie sociale ou de la communauté humaine. Car la vie n'est pas (seulement) paix mais (aussi) lutte : les uns dévorent les autres, ou les parasites, les occupent, les utilisent, les chassent, les colonisent, les éliminent. Ce n'est pas toujours nécessairement le cas, car la vie offre aussi de nombreux exemples de coexistence pacifique, voire de coopération entre espèces, même si ces associations ne sont souvent que des formes de compétition indirecte ou différée. Néanmoins la vie n'est pas morale (heureusement pour la morale !) ; car, au bout du compte, la vie, c'est la compétition et donc la prédation, c'est la survie des plus adaptés, c'est la chaîne alimentaire, c'est la lutte pour la lumière des arbres d'Amazonie qui, de génération en génération, cherchent à s'élever toujours plus haut au détriment des autres, c'est le cancer dont les métastases prolifèrent au préjudice du reste de l'organisme : autant d'images de la vie. Ce n'est pas moral ni d'ailleurs immoral, car la vie ou la nature est simplement amoral. Les prédateurs ne sont pas plus méchants que les poissons gentils. Tous aspirent seulement à vivre. Les loups mangent les agneaux : on peut compatir à la douleur de l'agneau, mais ni plus ni moins qu'à celle du loup, puisque la faim est, selon tous les récits de famine, la pire des souffrances.

Mais il faut aller plus loin, et rappeler quelques évidences : l'augmentation considérable de la durée de la vie humaine depuis la fin du XIXe siècle, en regard des dizaines de siècles précédents, ainsi que l'indéniable progrès de la qualité de cette vie (santé physique et bien-être), quoi que l'une et l'autre soit très inégalement réparties sur la planète, sont essentiellement dus à la défense victorieuse d'une forme de vie (la vie humaine) contre une autre, celle d'autres vivants, notamment des bactéries. Car il n'y a rien de plus dangereux pour les êtres vivants humains que certains vivants non humains : on pense aux moustiques, porteurs de la dengue, du virus Zika, de la fièvre jaune, du paludisme, ou à ces bactéries, staphylocoques, streptocoques, méningocoques, on pense aux chiens porteurs du virus de la rage, et à tous ces microbes apportant la tuberculose, la méningite, la fièvre typhoïde, etc. Bactéries mortifères, virus funestes, ils prolifèrent, ils se dupliquent, ils se propagent à l'infini, créant sans cesse de nouveaux variants afin de combattre les anticorps qu'on leur oppose et s'adapter aux organismes qu'ils rencontrent, qu'ils infestent, et

qu'ils empêchent de vivre afin de pouvoir eux-mêmes vivre et se multiplier. Mais heureusement, certains êtres humains ont inventé des vaccins contre les virus, les rétrovirus ou les coronavirus, ou, mieux encore, des médicaments contre certaines bactéries nocives : ces inventions géniales, l'appelées justement « antibiotiques », qui, en tuant des milliards d'être vivants (*-biotiques*), en ont sauvé des millions d'autres.

Car la question n'est pas de savoir si vivre est *bon* dans l'absolu, ni même *pour qui* vivre est bon (pour tout vivant sans doute), mais qui doit vivre : le moustique qui aspire à sauver sa progéniture grâce au sang humain, ou l'enfant qu'il va ainsi contaminer du chikungunya ? Tout le monde a le droit de vie, dites-vous, mais il y a des cas où il faut bien choisir. Qui mérite de vivre ? Le champignon du sol (*Rhizoctonia solan*) ou la betterave sucrière qu'il attaque ? Les frelons asiatiques ou les abeilles ? Le coronavirus ou l'humanité ? Les éléphants du Botswana où ils prolifèrent (car ils sont défendu par les O.N.G. environnementales du monde entier) ou les paysans (véritables vaincus de la mondialisation) dont ils ravagent les récoltes et qu'ils réduisent à la misère ?

Tous les êtres vivants aspirent à vivre *également* mais cette égalité là ne fait pas une morale. Elle en est au contraire la négation. Rien de moins moral que le respect de la vie comme tel ou le respect égal pour tous les vivants. Cette égalitarisme là n'est pas moral. Ses dehors compatissants dissimulent des conséquences funestes. Au-delà de l'humanité, l'égalitarisme est délétère.

Dans l'absolu, c'est-à-dire du point de vue de la vie, aucune espèce n'est « nuisible » puisqu'elle ne tend qu'à se maintenir en vie, comme toutes les autres. Mais comme la valeur de la vie est une valeur à la fois intrinsèque et relative au vivant dont il s'agit, il faut un instrument pour mesurer ce qui est plus ou moins bon, pour hiérarchiser ces égales « aspirations » à vivre de tous les vivants – et ce ne peut être que le point de vue d'une espèce. Quelle vie vaut plus ? Celle du loup ou celle de l'agneau ? On peut pas trancher sinon arbitrairement. Mais dans ce cas, pourquoi pas plutôt la vie de l'éleveur des agneaux ? Et pourquoi pas, plus généralement, le point de vue de l'humain ? Cet évaluateur en vaut bien d'autres. Mieux : il est *le seul* qui compte. Même le biocentriste, s'il est sérieux, devra concéder qu'une vie humaine doit être préférée à celle d'un loup, d'un agneau, d'un chêne, d'un roseau, d'une bactérie. Il devra lui aussi concéder que, si toutes les aspirations à vivre sont égales, elle ne se valent pas. Il devra finalement se résoudre à une échelle de valeur anthropocentrée.

Il y a encore une autre raison pour préférer un point de vue humain. Non parce qu'il est anthropocentré mais pas ce qu'il est le seul, justement, à pouvoir être décentré. L'évaluation humaine est la seule qui puisse se faire d'un point de vue global et non du seul point de vue de l'espèce. L'être humain est le seul être écologue, le seul à pouvoir considérer la biosphère ou la communauté biotique comme un tout, le seul capable de calculer les effets les plus avantageux, à moyen et à long termes, non seulement pour sa propre survie mais pour le maintien le plus durable des écosystèmes terrestres les plus riches. L'anthropocentrisme n'est pas seulement souhaitable, il est inévitable.

Le biocentrisme repose sur un argument fallacieux. On se bordera ici à analyser la racine du sophisme. Pourquoi tant de bons esprits le commettent ? Il y a certes une erreur de logique élémentaire : la confusion entre valeurs visées et valeurs possédées. Certains biens sont visés par tout le monde et, pour cette raison, ne peuvent pas être atteints par tout le monde. C'est le cas des biens rares. Parce que nombreux sont ceux qui aspirent à les posséder (la place du calife ou la médaille d'or aux 100 m), ils ne sont pas possédés par tous.

Le cas de la vie est cependant plus subtile, car il semble justement qu'elle ne soit pas un bien rare, mais plutôt un bien profus.

Dans le cas de la vie, il y a une mauvaise interprétation de la notion de « valeur intrinsèque », confondu avec « valeur absolue ». Car vivre est une valeur intrinsèque *pour* celui dont c'est la vie et seulement pour lui. Ce n'est pas un bien intrinsèque pour les autres. Il en va de même de tout bien intrinsèque : un vrai bien humain comme la santé est indéniablement un bien (tout le monde aspire à être en bonne santé), mais on peut très bien dire d'un candidat à la présidence jugé dangereux : « Et en plus, il est en pleine santé ! » Autrement dit : c'est un bien pour lui, mais justement pas dans l'absolu ! De même, on pourra regretter qu'un criminel soit doté d'une grande intelligence, ce qui n'empêche pas l'intelligence d'être tenue pour un bien intrinsèque. La santé et l'intelligence, certes, mais de qui ? Cet « oubli de la relation » et la racine de nombreux autres raisonnements fallacieux.

Mais il y a encore une autre source du sophisme biocentriste, qui explique la fascination morale qu'il exerce. Invinciblement, tout esprit légitimement inquiet face aux calamités écologiques aura une tendance à traiter une valeur intrinsèque et absolue à la « nature » – quelque nom qu'on lui donne, et même par exemple « le vivant ». Le raisonnement est presque inévitable : puisque, en effet, les ravages causés sur la « nature » sont catastrophiques, la nature en elle-même, c'est-à-dire « non ravagée », est forcément bonne ! Sophisme : car en réalité elle ne l'est pas. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est mauvaise. Ni d'ailleurs que l'utiliser, la détourner, ou lutter contre certains de ses effets (maladies, malformations congénitales, vieillissement, tremblements de terre, inondations, tsunamis, glissements de terrain, éruptions volcaniques) soit catastrophique, bien au contraire ! C'est même une exigence morale, et elle est anthropocentriste !

L'idée que la vie, en tant que telle, a une valeur n'est donc pas seulement la conséquence d'un raisonnement vicieux – ce qui, après tout, n'est pas bien grave. Il y a pire : pris au sérieux, le respect de la vie est à l'origine de graves manquements aux devoirs d'humanité.